



**Chaire de Recherche du Canada
en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie**
<http://www.chaire-mcd.ca/>

DOCUMENT DE TRAVAIL DE LA CHAIRE MCD

—
Numéro 2006-04

*Les idées exprimées dans ce document n'engagent que l'auteur.
Elles ne traduisent en aucune manière une position officielle
de la Chaire de recherche du Canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie.*

**Chaire de Recherche du Canada
en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie**

Université du Québec à Montréal
CP 8888, succursale Centre-Ville
Montréal, Québec
CANADA H3C 3P8



Note de recherche à propos des vingt-cinq ans de l'analyse néo-Gramscienne et de la dimension historique en relations internationales.¹

Frédéric Guillaume Dufour²

2006 marque le 25^{ème} anniversaire de la parution d'un article de Robert W. Cox qui allait constituer la pierre angulaire de la théorie néo-Gramscienne des relations internationales.³ Depuis le début des années 1980, cette théorie se présente comme une alternative au néoréalisme, au néolibéralisme et à l'école du système-monde dans le champ de la théorie des relations internationales. Rejetant l'"épistémologie positiviste" des théories traditionnelles, Robert W. Cox, Stephen Gill, Mark Rupert, Adam David Morton, Andreas Bieler et les chercheurs de l'École d'Amsterdam, Kees van der Pijl, Henk Overbeek et Otto Holman, proposent une théorie de l'ordre mondial inspirée des travaux du théoricien marxiste italien Antonio Gramsci. Alliant la théorie à la pratique, cette mouvance se veut transformatrice et émancipatrice. En guerre ouverte avec l'économisme du marxisme orthodoxe, elle cherche, à partir du concept Gramscien d'hégémonie, à faire une place au politique et à la subjectivité dans l'analyse critique de la politique globale.⁴

Je prendrai ce contexte comme prétexte pour effectuer quelques observations sur trois thèmes connexes: la relation à l'histoire de la discipline des relations internationales, la relation à l'histoire de la théorie néo-gramscienne; puis, je ferai quelques observations sur les développements théoriques et normatifs récents de cette théorie. Il s'agira d'une occasion de faire le point sur certains aspects de l'évolution de ce cadre d'analyse, en particulier sur sa revendication d'un retour de l'histoire dans la théorie des relations internationales et sur ce qui s'avère les forces et les limites de ce projet d'historicisation. Avant d'aborder la théorie néo-gramscienne comme telle, j'introduirai la dimension historique dans l'étude des relations internationales par quelques observations sur le contexte social actuel de production intellectuelle en relations internationales.

¹ Cette note de recherche s'inscrit dans une recherche plus large sur la construction des catégories d'analyses historiques en politique comparée, en sociologie historique et en relations internationales.

² L'auteur a été chercheur postdoctoral CRSH à l'Université Sussex et Visiting Scholar au Centre for Social Theory and Comparative History, UCLA. Il détient un doctorat en sciences politiques de l'Université York (Toronto). Il sera chercheur postdoctoral à la Chaire MCD en 2007.

³ Cox, R. W. 1981, "Social Forces, States and World Order: Beyond International Relations Theory," *Millennium*, 10, 2: 126-155.

⁴ Pour un survol des travaux des néo-Gramsciens, voir Bakker, I et S. Gill (eds.) 2003, *Power, Production and Social Reproduction*, Basingstoke: Palgrave; Bieler, A. et A.D. Morton, 2004, "A Critical Theory Route to Hegemony, World Order and Historical Change: neo-Gramscian Perspectives in International Relations," *Capital and Class* 82: 85-113; Cox, R. W. et M. G. Schechter, 2002, *The Political Economy of a Plural World. Critical Reflections on Power, Morals and Civilization*, Londres et New York: Routledge; Gill, S., 2003, *Power and Resistance in the New World Order*, Basingstoke: Palgrave Macmillan; Morton, A.D. 2003, "Historicizing Gramsci: Situating Ideas in and Beyond Their Context," *Review of International Political Economy*, 10, 1: 118-146; Overbeek, H. (ed.), 1993, *Restructuring Hegemony in the Global Political Economy. The Rise of Transnational Liberalism in the 1980s*, Londres et New York: Routledge; voir aussi, Dufour, F.G., "Aperçu des contributions des néogramsciens et des théories critiques au tournant réflexif des théories de la sécurité," *Culture et Conflits*, 54, été 2004: 53-79.

La compression du temps historique comme contexte théorique

Dans un article qui se veut un *Post-Mortem* aux théories de la globalisation, Justin Rosenberg analysait récemment qu'avec la conjoncture historique qui se met en place avec la fin de la Guerre froide, on assiste à ce qui semble être une accélération des événements de la politique globale, à une compression de ses dimensions spatiale et temporelle.⁵ De façon rétroactive, on peut, avec Rosenberg, douter des hypothèses théoriques de certaines théories de la globalisation qui ont servi de cadre d'interprétation à ce phénomène. La globalisation, qui apparaissait tantôt comme sa propre cause, tantôt comme son inévitable résultat, nous était décrite comme un phénomène inéluctable qui allait relayer l'État aux oubliettes. Il y a effectivement, comme l'estime Hannes Lacher, un dualisme structural trop rigide dans la problématique qui opposait un âge d'or de la souveraineté, dont la généalogie remonte à un mythe de Westphalie habité par des États souverains plus grands que nature,⁶ à une nouvelle structure historique, une ère globale, dont la contingence et la fluidité seraient les matrices.⁷ Cette façon d'aborder la globalisation, caractéristique des débats entre étatistes et globalistes, attribuait des propriétés systémiques à un ensemble d'États à une époque donnée sans tenir compte du processus inégal et combiné, social et relationnel, du développement de la politique globale moderne.

Dans une conjoncture historique où le canevas de la succession des événements internationaux semble s'accélérer, il n'est certes pas facile d'inscrire les transformations de la politique globale dans des trames historiques. Il serait même tentant, selon certains, de congédier l'histoire comme un ensemble de récits interchangeables et d'appréhender la succession de ces événements comme autant de bruits et de fureurs, de contingences et de hasards, qui échappent constamment à la possibilité d'une reconstruction théorique sur la longue durée. Les conséquences de cette posture se reflètent dans la succession des modes qui ont habillé l'étude de la politique globale durant les dernières décennies.

On a assisté à la transition d'une décennie marquée par les théories du déclin de la stabilité hégémonique américaine, les années 1980, à une décennie marquée par l'hégémonie des théories de la globalisation, les années 1990, puis à une décennie marquée par un spectaculaire retour en force des théories de l'impérialisme, de ses critiques comme de ses défenseurs. Personne n'avait prévu l'effondrement de l'URSS en 1989. En 1999, Alexander Wendt décrivait l'inévitable transition vers un ordre mondial Kantien.⁸ Puis, à un rythme effréné depuis le 11 septembre 2001, les notions d'Empire, d'impérialisme et de la permanence de l'État d'exception ont resurgi du passé pour se diffuser dans toutes les régions du champ des relations internationales, des théories de la

⁵ Rosenberg, J., 2005, "A Post-Mortem to Globalization Theory," *International Politics*, 42, 1: 2-74.

⁶ Teschke, B., 2003, *The Myth of 1648*, Londres et New York: Verso.

⁷ Lacher, H., 2003, "Putting the State in its Place: The Critique of State-Centrism and its Limits," *Review of International Studies*, 29, 4: 521-541.

⁸ Wendt, A., 1999, *Social Theory of International Politics*, Cambridge: Cambridge University Press.



sécurité préemptive à celle du développement. L'espoir du projet kantien de paix perpétuelle s'est éclipsé derrière des scénarios qui annoncent un cycle de guerres perpétuelles.⁹

Ces revirements à 180 degrés de la littérature des relations internationales laissent perplexe. Alors que pour chaque guerre, pour chaque nouvelle technologie militaire, pour chaque nouvelle politique émanant de Washington, un expert découvre un critère singulier pour expliquer que l'on entre dans une nouvelle ère, il est légitime de se demander, comment on peut éviter de réduire l'analyse de la politique globale à la description *ad hoc* et journalistique du quotidien? La tradition de pensée de Machiavel, Clausewitz, Otto Hintze et E.H. Carr est-elle réduite à faire de l'analyse descriptive? De façon plus fondamentale, on peut se demander, qu'est-ce qui dans la construction disciplinaire du champ des relations internationales a échoué dans l'arrimage de l'étude des relations internationales à celle de l'histoire? Il s'agit de l'histoire entendue ici non pas comme un répertoire de grands événements et d'intrigues de palais, pour reprendre l'expression consacrée de Marc Bloch, ni comme un matériel épique à partir duquel l'historien romantique nationalise et dramatise la mémoire du cheminement héroïque de la nation, mais l'histoire comme un matériau à partir duquel on reconstruit des concepts afin de donner du sens aux variations historiques qualitatives qui font que l'histoire n'est pas qu'un flot continu sur lequel on projette sans cesse le présent, mais un ensemble de discontinuités sociales qui n'évoluent pas en vases clos, mais s'influencent les uns les autres au fil de développements complexes, inégaux, différenciés et interdépendants.

L'histoire a été sacrifiée sur l'autel de la scientificité en relations internationales, puis sur celui du refus de la scientificité.¹⁰ Chez Kenneth Waltz, chez les théoriciens du choix rationnel, dans les versions économistes du marxisme orthodoxe et chez les socio-évolutionnistes, l'histoire est perçue comme un matériel encombrant allant à l'encontre d'une stratégie hypothético-déductive et de l'effort de parcimonie qui devrait apparemment caractériser une démarche proprement scientifique. Ironiquement, on retrouve également un congédiement de l'histoire chez des poststructuralistes dont les études procèdent à l'analyse sémiotique de la mise en récit de la sécurité et de la guerre postmoderne, ainsi que sur leurs ramifications techno-biologiques. Alors que les premiers l'abandonnent pour les modélisations mathématiques et/ou l'analyse fonctionnaliste, les seconds l'abandonnent pour l'analyse symbolique de la mise en marché, de la construction discursive et de la représentation sociale de la guerre. Si la guerre fait maintenant partie de la société du spectacle, il ne nous resterait plus qu'à décrypter sa mise en scène, son script, ses images et la performance de ses acteurs. Ces études sont souvent fascinantes et elles décrivent dans un menu détail la formation des *habitus* sociaux qui accoutument le sens commun à reconnaître les signes de l'« ennemi », les « menaces à la sécurité » et la « légitimité » des moyens auxquels recourir pour neutraliser ces ennemis et ces menaces. Le champ littéraire qui s'étend du

⁹ Wood, E. M., 2003, *Empire of Capital*, Londres et New York: Verso.

¹⁰ Pour des pistes de réflexion sur ces développements du point de vue d'un historien voir Evans, R. J., 2000, *In Defense of History*, Londres et New York: L.L. Norton & Company.



constructivisme critique au poststructuralisme a fait des contributions importantes à l'étude de la politique globale dans l'analyse de l'ensemble des micro-mécanismes du pouvoir étatique : la détention préventive, la limitation des libertés civiles, la construction discursive de la sécurité et des menaces, les stratégies d'humiliation à travers l'utilisation du genre ou de l'identité culturelle, la torture et les enlèvements, les technologies de surveillance et le contrôle des frontières. Depuis le 11 septembre 2001, ce champ s'est en quelque sorte replié sur une défense *radicale* du libéralisme politique contre la tentation conservatrice à coloniser l'espace public libéral au nom des doctrines de l'État d'exception et de la guerre juste et préventive. "*Radicale*" ou réflexive parce que dans ses tendances féministes et postcoloniales, en particulier, il intègre une critique de l'universalisme basée sur une politique de la différence. Cependant, parce qu'en dépit de ce qui les oppose, l'ontologie des libéraux, réalistes, poststructuralistes et constructivistes ne problématise pas la séparation moderne de l'économique et du politique, ils n'abordent pas les conditions sociales et historiques qui fournissent les conditions de possibilité du déploiement de ce champ discursif.

Autant les formalisations de la théorie du choix rationnel que l'analyse sémiotique des représentations sociales des genres, de la sécurité et de la guerre, ont contribué à enrichir certains domaines d'étude de la politique globale durant les dernières décennies. Curieusement, s'il n'est pas difficile d'admettre qu'autant les mathématiques que la sémiotique peuvent avoir quelque chose à apporter à notre compréhension de dimensions de la politique globale, le champ états-uniens d'étude des relations internationales reste mal à l'aise avec l'incorporation d'une discipline à première vue aussi inoffensive que *l'histoire* dans la construction de ses catégories d'analyses. Ainsi, aux États-Unis, les ouvrages à teneur historique qui ont le plus influencé le champ d'étude des relations internationales viennent de *sociologues* néo-Weberiens (Theda Skocpol, Immanuel Wallerstein, Charles Tilly, Michael Mann, John Hall), d'un *juriste* conservateur (Philip Bobbitt) et d'*historiens* marxistes (Perry Anderson, Robert Brenner). En Angleterre, à l'inverse, les contributions des néo-Weberiens, comme John Hobson et Martin Shaw, celles des néo-Marxistes, comme Justin Rosenberg, Sandra Halperin et Benno Teschke proviennent de politologues. Cette différence est frappante et suggère que ce que Robert W. Cox dénonçait, il y a vingt-cinq ans, comme l'a-historicisme du champ états-unien des relations internationales n'a pas fondamentalement changé. Si en Grande-Bretagne la normalisation de la sociologie historique et un tournant historique caractérisent le champ des relations internationales, ce n'est pas le cas aux États-Unis.

Il y a pourtant des problématiques qui exigent des chercheurs en relations internationales qu'ils ne se laissent pas saouler par l'immédiateté des phénomènes de la politique globale et qu'ils aient recours à ces ouvrages qui semblent mettre mal-à-l'aise des politologues, les ouvrages d'historiens. Ceci, bien entendu, en dépit de la prudence qui s'impose face à l'induction, à l'empirisme naïf et aux *sources premières*. En quoi le phénomène décrit comme la globalisation est-il inhérent à l'expansion de la modernité des relations internationales ou est-il sur le point de transcender? Les caractéristiques, et en particulier les dichotomies, dont les poststructuralistes retracent les conditions

d'émergence au développement de la modernité, sont-elles absentes des siècles précédents ou sont-elles plutôt modifiées par l'ère moderne? Comment les identités de genre, et leur prolongement dans des rôles militarisés, sont-elles affectées par l'émergence du nationalisme, de l'impérialisme et par la militarisation des sociétés lors du vingtième siècle?¹¹ Au-delà du mythe de Westphalie, quelles sont les caractéristiques de cette modernité des relations internationales? En quoi le système d'États-nationaux, dont la taille a augmenté de façon spectaculaire durant les années 1990, est-il l'héritier de la dynamique territoriale léguée par la géopolitique des États absolutistes, et en quoi/ou comment, est-il transcendé par l'expansion du capital comme relation sociale depuis 1989? Quelles sont les tendances à la crise et les contradictions inhérentes de cette période que des libéraux qualifient de *fin de l'histoire* et des poststructuralistes d'*ère postmoderne*? Et, en quoi sont-elles qualitativement différentes de celles des décennies et des siècles précédents? Dans la mesure où les chercheurs en relations internationales refusent de se river à la description journalistique du quotidien et qu'ils cherchent à développer des outils théoriques pour ne pas réifier le passé, ils ne peuvent pas faire l'économie de ces questions.

L'ontologie néo-Gramscienne et l'étude des structures historiques

La problématique de la relation entre l'histoire et l'étude des relations internationales étant un peu dépoussiérée, voyons maintenant comment les néo-Gramsciens l'ont abordée et où les a mené leur démarche. Le remède que proposent Robert W. Cox et Stephen Gill contre la tendance à l'amnésie du champ des relations internationales est de s'inspirer du travail multidisciplinaire de l'historien français Fernand Braudel et d'une conception non téléologique de l'histoire comme celle de Vico.¹² Braudel prévenait ses contemporains qu'en procédant à la segmentation en vases clos des champs de savoir, on aboutit à une représentation incomplète et partielle du monde social.¹³ S'il nous est aisé de procéder à ces séparations disciplinaires, soutenait Braudel, ce n'est pas parce que le politique, la géographie, l'économie et le religieux évoluent en vase clos, encore moins en des systèmes autonomes, mais parce qu'ils évoluent à différents *temps* historiques. Le défi est de réinscrire ces dimensions du monde social au sein de trames historiques, puis de les arrimer les unes aux autres.

¹¹ Les études prenant en compte le genre et les communautés imaginées sont les premières à bénéficier d'une stratégie d'historicisation parce que la longue durée se prête particulièrement bien à l'analyse comparative de la formation sociale, inégale et différenciée, des représentations sociales du genre ou de la nation. Par exemple, on trouve un cas, important de ce que la théoricienne féministe Sandra Whitworth qualifie de *militarized masculinity* au moment de la Révolution seigneuriale, alors que la militarisation de l'accès à la propriété a pour effet de créer une militarisation de l'identité masculine de la composante séculaire de la classe seigneuriale, le retrait des femmes de l'accès à la propriété terrienne et une hyper-féminisation de leur rôle social.

¹² Cox, R. W. et M. G. Schechter, 2002, *The Political Economy of a Plural World. Critical Reflections on Power, Morals and Civilization*, Londres et New York: Routledge.

¹³ Braudel, F., 1969, *Écrits sur l'histoire*, Paris : Flammarion.

La théorie néo-Gramscienne tente de rompre avec le caractère a-historique des *problems solving theories*¹⁴ en reconstruisant les dynamiques sociales, étatiques et géopolitiques qui découlent de l'institutionnalisation de différentes configurations de structures historiques. L'ontologie à partir de laquelle la théorie néo-Gramscienne a tenté d'effectuer ce travail est celle des *structures historiques*, qui se déclinent en trois niveaux : l'*ordre mondial*, les *formes d'États* et les *relations sociales de production*. Au-delà de la présentation d'idéaux-types des *modes de relations sociales de production*, les néo-Gramsciens ne se sont pas attardés à l'histoire pré-capitaliste de ces *structures historiques*. Ils ont dressé des périodisations de ces structures historiques depuis l'émergence du capitalisme et depuis le Traité de Westphalie. Durant les deux dernières décennies, cette approche a contribué, avec la sociologie historique, à intégrer une dimension historique à l'étude des relations internationales. Cependant, au fur et à mesure que se développaient ces théories, des failles apparaissaient dans leur articulation de la théorie et de l'histoire. En particulier, il s'avéra difficile d'intégrer la théorie à l'histoire en évitant le piège d'une analyse en termes de niveaux d'analyses qui se répondent mécaniquement ou celui de la réification d'un des niveaux d'analyse, comme de la balance des pouvoirs dans l'ontologie néoréaliste et dans la première vague de sociologie historique néo-Weberienne. Ainsi il est aisé de souhaiter un retour de l'État ou de l'international dans l'analyse des relations internationales, mais ce qui s'avère compliqué c'est de découdre les liens organiques entre ces différents « niveaux ».

Dans un cas classique de révolutionnaire contre qui se retourne la révolution, la théorie néo-Gramscienne, dans sa version initiale, semble aujourd'hui exposée à des critiques analogues à celles qu'elle a initiées il y a vingt ans. Les critiques adressées à son endroit par Peter Burnham,¹⁵ puis par Mark Rupert,¹⁶ ont forcé autant Robert W. Cox que les défenseurs de sa théorie¹⁷ à clarifier leur position quant à ce qu'implique le caractère multi-causal des niveaux d'une structure historique. Burnham soutint que ce multi-causalisme expose l'ontologie néo-Gramscienne au risque d'une explication mécanique de l'interaction entre ces trois niveaux et qu'il laisse suspendue la question de leur articulation théorique. Selon lui, cette analyse, sous prétexte de vouloir rompre avec une position déterministe, renonce à l'effort de développer une théorie historique et politique de l'internationalisation des relations sociales. Il n'est guère nécessaire d'accepter l'alternative qu'offre Burnham à cette analyse pour accepter que certaines questions de méthodologie historique restent vagues dans l'analyse gramscienne.

¹⁴ Cox qualifie de *problem solving theories*, les théories des relations internationales qui ne questionnent pas l'origine des relations de pouvoir au sein d'un ordre mondial et qui réifient les processus et les entités de la politique globale.

¹⁵ Burnham, P. 1991, "Neo-Gramscian Hegemony and the International Order," *Capital and Class*, 45: 73-93.

¹⁶ Rupert, M. 1995, *Producing Hegemony: The Politics of Mass Production and American Global Power*, Cambridge et New York: Cambridge University Press.

¹⁷ Bieler, A. et A.D. Morton, 2004a, "A Critical Theory Route to Hegemony, World Order and Historical Change: neo-Gramscian Perspectives in International Relations," *Capital and Class*, 82: 85-113.



En procédant à l'analyse idéale-type de ces niveaux d'analyse, l'explication néo-Gramscienne nous force à accepter la position structurale selon laquelle le développement du capitalisme ou du système interétatique n'est pas un processus historique différencié sur les plans spatiaux et temporels, entraînant un développement combiné et inégal de la modernité des relations internationales, mais que ces développements s'imposeraient *simultanément* à travers une même structure historique. Empiriquement, une telle perspective a été rudement mise à l'épreuve par les développements récents du marxisme politique, de la théorie des relations sociales de propriétés et par la théorie du développement inégal et combiné.¹⁸ Elles reproduisent un structuralisme qui ne peut rendre compte du caractère historique différencié, combiné et inégal du développement des relations internationales modernes.

Dans *The Political Economy of a Plural World*, la démarche de Robert W. Cox est encore plus ambiguë. Sa volonté d'intégrer à sa théorie la notion de civilisation le contraint à manipuler cette notion qu'il est impossible de dériver théoriquement de l'ontologie néo-gramscienne. En plus, malgré la prudence avec laquelle Cox entoure sa démarche, on voit mal comment cette notion de civilisation ne sera pas exposée à la critique d'être un *explanans* beaucoup trop vague pour pouvoir rendre compte de l'ensemble des contradictions sociales et des flux culturels qui habitent et qui traversent les frontières de l'ensemble spatial et temporel que le concept est sensé capturer. L'entreprise de vouloir établir un dialogue entre les civilisations est certes plus vertueuse que celle de s'armer pour un "clash" imminent entre celles-ci, mais, dans les deux cas, le prix à payer est de réifier une entité imaginée que l'on cherche par un tour de force sémantique à anthropomorphiser afin de rendre compte de "développements macro-sociaux" qui s'apparentent davantage au style littéraire des grandes fresques épiques, qu'à celui de la sociologie historique. Nous sommes aussitôt tentés de retourner la théorie néo-gramscienne contre la notion de civilisation elle-même, car même si on

¹⁸ Voir sur ce sujet Lacher, H. 1999, "Embedded Liberalism,' Dissembled Markets: Conceptualizing the Pax Americana," *New Political Economy*, 4, 3: 343-360; 2005, "International Transformation and the Persistence of Territoriality: Towards a New Political Geography of Capitalism," *Review of International Political Economy*, 12, 1; 2003, "Putting the State in its Place: The Critique of State-Centrism and its Limits," *Review of International Studies*, 29, 4: 521-541; 2002, "Making Sense of the International System: Promises and the Pitfalls of Contemporary Marxist Theories of International Relations," in Rupert, M. et H. Smith (eds.), *Historical Materialism and Globalization*, Londres: Routledge, 147-64; Rosenberg, J. 2006, "Why There is No International Sociology?," forthcoming in *European Journal of International Relations*, 12, (2006); 2005, "A Post-Mortem to Globalization Theory," *International Politics*, 42, 1: 2-74; 2000, *Follies of Globalization Theory*, New York et Londres: Verso; 1996, "Isaac Deutscher and the Lost History of International Relations," *New Left Review*, January/February 1996: 3-15; 1994, *The Empire of Civil Society. A Critique of the Realist Theory of International Relations*, Londres et New York: Verso; Teschke, B., 2005, "Bourgeois Revolution, State Formation and the Absence of the International," *Historical Materialism*, 13, 2: 3-2; 2003, *The Myth of 1648. Class, Geopolitics and the Making of Modern International Relations*, Londres et New York: Verso; 2002, "Theorizing the Westphalian System of States: International Relations from Absolutism to Capitalism," *European Journal of International Relations*, 8, 1: 5-48; 2001, "The Non-Modernity of the Westphalian System of State: Dynasticism, Territoriality, Equilibrium," *UCLA/Center for Social Theory and Comparative History*; 1998, "Geopolitical Relations in the European Middle Ages," *International Organization*, 52: 325-358.



acceptait que cette notion ait un référent spatio-temporel, celui-ci serait traversé par tellement de contradictions et de nuances aux niveaux des classes, des genres, des communautés nationales et même des religions, qu'il est permis de douter que la valeur explicative de cette macro-entité soit supérieure à celle de ces méso et micro relations. Faire revivre le concept de civilisation est un projet politique et problématique. Cox ne convainc pas qu'il faille donner suite à un tel projet.

Un matérialisme kaléidoscopique

L'éclectisme de la théorie néogramscienne a le mérite de nous forcer à prendre des détours pour réfléchir à la genèse des paramètres métathéorique et théorique à travers lesquels le champ de la théorie des relations internationales s'est discipliné. Cox, par exemple, présente une intéressante réflexion sur Vico et Sorel, ces figures hétérodoxes de la tradition matérialiste, qui se méfiaient avant le temps des idées de progrès et de développement téléologique de l'histoire. Ces analyses qui s'alimentent tour à tour chez Vico, Marx, Braudel, Polanyi, Foucault, Sorel, les féministes, l'écologisme, l'École de la Régulation et Gramsci ont aussi les allures d'une mosaïque qui cherche à reconstruire la tradition matérialiste à partir de ces marges.

Cette mosaïque est souvent stimulante et déstabilisante. Mais, par moments, elle a les allures d'un kaléidoscope qui ne saisit jamais complètement son objet. Quand Cox aborde des thèmes relevant davantage de la philosophie politique, par exemple la question du dialogue entre les civilisations, il offre des énoncés généraux qui tombent sous le signe de la vertu, mais peu d'outils théoriques. Au-delà de cet enjeu, le prix à payer pour un tel pluralisme théorique est de laisser certaines problématiques, historiques en particulier, dans une zone floue. Prenons la question de l'émergence du capitalisme. Cette problématique devrait être au cœur des préoccupations d'une approche en économie politique des relations internationales qui cherche à faire reposer sa supériorité sur les *problems solving theories* sur sa capacité à historiciser les transitions sociales et les transformations géopolitiques. Or, les travaux des néo-Gramsciens, oscillant entre Fernand Braudel qui fait remonter cette émergence aux cités états italiennes et Karl Polanyi qui l'associe à la révolution industrielle anglaise, restent vagues sur cette question, malgré le positionnement récent de plusieurs sur une position proche de Polanyi.¹⁹

Un manque de clarté sur cette question ne devrait pas être problématique seulement aux yeux de l'historien méticuleux. Il l'est, parce que la réponse à cette question a des répercussions sur un ensemble de questions à propos du fondement des relations internationales, celles (1) de la spécificité historique du capitalisme comme relation sociale, (2) de la relation entre cette relation sociale et la géopolitique moderne (incluant les problématiques de la territorialité et de la souveraineté moderne), (3) d'une théorie socio-historique de la globalisation, et (4) d'une théorie des contradictions inhérentes au développement historique de la relation entre un système d'États-nationaux et l'expansion du capitalisme. Le fait que les analyses Gramsciennes n'aient pas de position

¹⁹ Voir par exemple, les travaux de Bakker et Gill 2003.

commune sur cette problématique explique qu'elles donnent lieu à des interprétations aussi différentes de la période de l'après-guerre, comme de celle de la globalisation, au niveau des agents à l'origine de ces transformations notamment.

Continuités et changements dans la politique globale

Robert W. Cox et Stephen Gill n'adhèrent pas aux scénarios selon lesquels le 11 septembre 2001 aurait complètement transformé la politique globale. Cox souligne les parallèles entre la doctrine militaire américaine durant la première Guerre du Golfe, l'intervention au Kosovo et la campagne afghane.²⁰ À la lumière de ces analyses, le recours aux guerres préventives, qui serait selon certains un trait distinctif de la constellation néo-conservatrice aux États-Unis, ne s'inscrit pas en discontinuité avec les stratégies de reproduction de l'hégémonie américaine des dernières décennies, mais en discontinuité avec la tentative d'appuyer cette hégémonie sur un consensus multilatéral.

Stephen Gill fait remonter le premier coup de force de ce qui dans sa périodisation tombe dans le registre du *nouveau constitutionnalisme* à l'intervention de la CIA contre le Chili de Allende. Avec le consensus de Washington et la commission trilatérale, précise Gill,²¹ se met en place un repositionnement du bloc historique sur lequel s'appuie l'hégémonie américaine qui prépare l'internationalisation d'un *nouveau constitutionnalisme*²² composé de trois éléments. Un cadre juridique qui constitutionnalise et dépolitise la mise en place des conditions favorables aux forces transnationales néolibérales. Un cadre biotechnologique où la capacité de surveillance de la puissance hégémonique américaine reproduit à l'échelle globale les capacités panoptiques explorées par Bentham et Foucault dans le cadre du système carcéral. Puis, un cadre culturel où l'expansion du capital engendre une civilisation entièrement médiatisée par la transformation des choses en marchandises (*market civilization*). On peut questionner la nouveauté de ces éléments décrit ici par Gill. Il ne s'agit pas d'en nier l'importance, mais plutôt de questionner l'utilité du concept de globalisation pour référer au processus dont la grammaire générative renfermerait la clé de leur déploiement. Est-ce que les concepts de globalisation, comme de néolibéralisme, permettent d'expliquer une rupture qualitative des relations sociales de propriétés et de leur internationalisation, qui ne serait pas déjà contenue dans la grammaire générative du capital comme relation sociale? Il ne s'agit pas seulement d'une querelle sur une coquille sémantique, mais d'une problématique qui a des conséquences autant pour la question plus théorique de la périodisation des transformations des relations sociales, des relations de pouvoir et de leur projection au-delà du cadre national, que pour la question pratique de savoir ce qui permet de contenir les coûts sociaux, sécuritaires, écologiques de ce processus.

²⁰ Cox in Cox and Schechter 2002.

²¹ Gill, S. 1990, *American Hegemony and the Trilateral Commission*, Cambridge: Cambridge University Press.

²² Gill, S. 1995a, "Globalisation, Market Civilization, and Disciplinary Neoliberalism," *Millennium*, 24, 3: 399-423.



La difficulté à identifier les entités ou les processus sociaux auxquels certains réfèrent par les concepts de *nouveau constitutionnalisme*, d'*Empire*, de *nouvel impérialisme*, de *mouvement de mouvements* rend difficile l'articulation d'une résistance face à ceux-ci. Dans un contexte théorique où les postmodernes et certains courants féministes ont exposé les limites de l'inclusivité du marxisme orthodoxe, les néogramsciens tentent d'articuler un projet de résistance qui soit le plus inclusif possible. Cox, cependant, ne fait pas un grand cas de la célébration de la multitude, il souligne au contraire que "pour qu'une alternative à la globalisation devienne viable, elle devra transcender les multiples divisions basées sur l'ethnicité, le genre, la religion et la géographie".²³ Sur quoi pourrait reposer une telle alternative? Stephen Gill et André Drainville voient un potentiel transformateur et émancipateur dans l'action des acteurs transnationaux qui, de Seattle à Québec, ont manifesté leur opposition à la mondialisation.²⁴ Cependant Gill, en pariant sur la perspective d'un double mouvement, à la Polanyi, qui surviendrait au niveau global, laisse la question de la coordination stratégique des agents de cette transformation un peu sans réponse. Un autre néo-Gramscien, Mark Rupert a montré les limites d'une position qui se contenterait d'être hostile à la globalisation et qui surestimerait les propriétés génératrices de pratiques démocratiques d'une proto société civile globale. Dans *Ideologies of Globalisation*, il souligne que la nébuleuse anti-globalisation qui s'est opposée à la globalisation durant les années 1990 provenait autant de la gauche que de la droite de l'échiquier politique et comprenait, entre autres, l'aile droite du Parti Républicain de Pat Buchanan et les organisations qui défendent la suprématie de la "race" blanche. Ainsi défend Rupert, une théorie critique des relations internationales qui se réclame de Gramsci ne peut faire l'économie d'une stratégie politique basée sur les classes,²⁵ qui tienne compte non seulement des divisions de genres et culturelles, mais de la relation entre le local, le national et le global.²⁶ Si elle ne prend pas ce défi au sérieux, cette théorie sera condamnée à répéter des slogans anti-globalistes étato-centristes qu'il ne faudra pas se surprendre de voir récupérer par des Jean-Marie Le Pen.

J'ai évoqué trois thèmes dans cette note de recherche. Celui de la relation entre la discipline historique et celle des relations internationales. À ce niveau, j'ai évoqué la relation problématique entre le champ états-unien des relations internationales et la discipline historique. Aussi longtemps que ce champ oscillera entre un refoulement de l'histoire et le postulat intenable que les relations internationales ont toujours eu les mêmes dynamiques depuis les Guerres du Péloponnèse, il s'exposera à une dérive Orwellienne. Puis, j'ai évoqué ce qui me semblent être certaines limites de la théorie

²³ Cox 2002: 85.

²⁴ Gill, S., 2000, "Toward a Postmodern Prince? The Battle in Seattle as a Moment in the New Politics of Globalisation," *Millennium*, 29, 1: 131-140; Drainville, A., 2002, "Quebec City 2001 and the Making of Transnational Subjects," *Socialist Register 2002 – A World of Contradictions*, L. Panitch et C. Leys (eds.) Londres: Merlin.

²⁵ Voir sur cette problématique Wood, E. M., 1995, "Civil Society and the Politics of Identity," *Democracy Against Capitalism*, Cambridge: Cambridge University Press.

²⁶ Rupert, M., 2000, *Ideologies of Globalization: Contending Visions of a New World Order*, Londres et New York: Routledge.



néo-Gramscienne à relever entièrement les défis qu'elle a posés au champ des relations internationales. J'ai défendu d'une part que l'ontologie des *structures historiques* ne m'appert pas complètement convaincante pour aborder des problématiques historiques en dehors d'un cadre structural qui reste prisonnier d'une conception a-historique du développement du capitalisme et de la modernité des relations internationales - non pas comme un moment où émerge la souveraineté, mais comme un moment où les formes de territorialité, de souveraineté et de communautés imaginées sont transformées de façon qualitative pour prendre une forme qui nous ait familière. Finalement, pour conclure au niveau de la praxis, j'ai évoqué que l'absence d'une problématisation de l'émergence du capitalisme me semble avoir comme corollaire au niveau des pratiques sociales qu'elle inspire une espérance un peu hâtive dans l'espoir d'un double mouvement à partir de la société civile globale. La perspective du double mouvement fait face à des obstacles théoriques qui n'ont pas encore été surmontés: celui de démontrer que le vieux projet de l'École anglaise de transposer le concept de société du niveau domestique au niveau international peut s'effectuer sans déficience conceptuelle, c'est-à-dire, qu'il y a plus qu'une analogie dans cette transposition. Le risque de cette transposition est de rester au mieux une analogie qui, au lieu de problématiser l'articulation du social et de l'international, se contente de les superposer.